

tagués ; et voyant qu'il les irritait, au lieu de les persuader, il leur demanda avec aigreur, s'ils ne voulaient pas obéir au gouverneur Dongan, qui représentait le duc d'York, leur souverain légitime ? Un des chefs se leva, prit le ciel à témoin de l'injure qui était faite à toute sa nation ; et s'adressant à l'orateur anglais, " Apprends," lui dit-il, d'un ton plein d'indignation et de courroux, " apprends que l'Onnontagué se met entre Ononthio, son père, et le Tsonnonthouan, son frère, pour les empêcher de se battre. J'aurais cru que Corlar, (le gouverneur de la Nouvelle-York,) se mettrait derrière moi, et me crirait : *Courage, Onnontagué, ne souffre pas que le père et le fils s'entretuent.* Je suis très surpris que son envoyé me tienne un langage tout contraire, et s'oppose à ce que j'arrête le bras de l'un et de l'autre. Arnaud, je ne puis croire que Corlar ait l'esprit aussi mal fait que tes paroles me le donnent à entendre ? Ononthio m'honore, en travaillant à la paix, dans ma cabanne : le fils ne déshonorera pas son père. Ecoute ma voix, Corlar : Ononthio m'a adopté pour son fils : il m'a traité et m'a habillé comme tel, à Montréal : nous y avons planté l'arbre de la paix : nous l'avons aussi planté à Onnontagué, où mon père envoie ordinairement ses ambassadeurs, parce que le Tsonnonthouan n'a point d'esprit : ses prédécesseurs en ont usé de même, et chacun s'en est bien trouvé. J'ai deux bras ; j'en étends un sur Montréal, pour y appuyer l'arbre de la paix ; l'autre sur la tête de Corlar, qui est mon frère. Ononthio est depuis dix ans mon père ; Corlar est depuis longtemps mon frère ; mais cela parce que je l'ai bien voulu : ni l'un ni l'autre n'est mon maître. Celui qui a fait le monde m'a donné la terre que j'occupe : je suis libre. Je respecte Ononthio et Corlar, mais aucun d'eux n'a droit de me commander ; et personne ne doit trouver mauvais que je mette tout en usage pour empêcher que la terre ne soit troublée. Au reste, mon père voulant bien venir à ma porte, en disant qu'il m'accepte pour arbitre entre lui et mon frère, le Tsonnonthouan, je dois aller au-devant de lui, et entendre ses propositions."

Les députés des trois cantons rencontrèrent M. de la Barre campé sur le bord du lac Ontario, dans une anse, à laquelle l'extrême disette qu'on souffrait depuis quinze jours, fit donner le nom d'*Anse de la Famine*.

Garakonthié et OUREOUATI, les deux principaux chefs de la députation, parlèrent avec beaucoup de bon sens et de modération ; mais le député Tsonnonthouan fit un discours plein d'arrogance ; et sur la proposition qui lui fut faite, de laisser les Illinois en repos, il répondit qu'il ne leur donnerait point de relâche qu'un des deux partis n'eût entièrement détruit l'autre. Toute l'armée fut indignée de cette insolence ; mais quelle ne fut pas sa surprise, quand elle vit M. de la Barre se contenter